PARAISSENT CHAQUE SEMAINE le MARDI et le VENDREDI.
Abonnement pour l'année, frais de poste non compris)... £1 0 0

Mélanges Religieux,

Les Lettres, Réclamations, Correspondances, etc., doivent être adressées au Rédacteur-en-Chef, *franc de port.*

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

VOL. 14. MONTREAL, MARDI 3 JUIN 1851. No. 71.

Mouvement Religieux en Allemagne.

Les missions continuent dans presque tous ceux des pays allemands où les catholiques sont nombreux. Avant d'évangéliser les Etats protestants, il faut, hélas ! raviver la foi chez les populations qui n'ont pas renié l'Eglise orthodoxe.—A Trèves, à Bonn, à Osnabruck, à Machein, à Fulda, à Cologne, à Olpe, à Attendorn, à Wenden, à Hechingen, à Luxembourg, etc., les prédications des missionnaires ont été couronnées de succès éclatants et probablement durables. Nous entrerons dans *quelques détails sur ces missions, pour en montrer l'extrême importance.*

Depuis 1778, il n'y avait pas eu de mission à Treves. Sur l'invitation de l'Evêque, douze redemptoristes sont venus dans cette grande ville, du couvent d'Altœtting, situé en Bavière. Le P. Miller les dirigeait. Pendant plusieurs semaines ils ont prêché trois fois par jour à la cathédrale, et ils ont fait en outre, des conférences quotidiennes dans une autre église. Ils suivaient dans leurs instuctions l'ordre d'exercices indiqué par Saint-Ignace. Les deux nefs étaient toujours pleines ; on se pressait dès une heure du matin autour des confessionnaux. Tous les soirs, à huit heures, la grosse cloche sonnait en branle : alors, dans toutes les maisons chrétiennes, chacun recitait cinq *Pater* et cinq *Ave Maria* pour la conversion des pauvres pécheurs. Ces prières et ces efforts ont été bénis. Un très grand nombre d'hommes se sont convertis. " Des pécheurs qui ne s'étaient pas confessés depuis plus de vingt ans, des démocrates à longue barbe, des femmes qui puisaient dans les romans leur règle de conduite, tous sont venus aux sermons ; ils se sont étonnés, puis ont pleuré, puis ont appris à aimer et respecter ce qu'ils ignoraient et méprisaient (1)." Un discours du P. Gemming, sur la mort du pecheur, a produit, entre autres, une impression extraordinaire. Dans le cours d'un autre sermon, un des éloquents prédicateurs a demandé à son auditoire : " Voulez-vous vous amender ?"— " Oui !" a répondu la foule, et elle s'est jetée à genoux, pour prendre cet engagement devant son Créateur. Beaucoup de restitutions ont eu lieu. Le peuple s'était tellement attaché aux missionnaires qu'il les a vus partir avec un vif regret. Treize à quatorze mille communions ont récompensé leur zèle. Au moment de la clôture de la mission, le vénerable evêque les a remerciés avec effusion du haut de sa chaire, en appelant sur eux les bénédictions du Ciel.

La mission des Jésuites à Bonn n'a pas produit des fruits moins manifestes. La vaste cathédrale ne pouvait contenir tous ceux qui voulaient les entendre. Une partie de l'auditoire était composée de protestants. Beaucoup de professeurs et d'ex-étudiants de l'Université suivaient les exercices : on remarquait parmi ces derniers les jeunes princes de Prusse.

Dans l'evêché de Paderborn, en Westphalie, les Jésuites ont remporté aussi de beaux triomphes. La mission qu'ils ont donnée à Wenden a eu, entre autres, pour résultat, la suppression de tous les procès et la réconciliation de tous les ennemis dans la paroisse. Les habitants se sont réunis, et ils ont élu un tribunal de paix, composé de trois arbitres, auxquels ils se sont engagés à soumettre les contestations en premier ressort. En second ressort, les litiges seront soumis au clergé paroissial ; et on ne commencera les plaidoiries, si celui-ci ne peut concilier les parties, qu'après que les plaideurs auront prêté serment de ne pas devenir ennemis.—Dans la même province, environ cent-cinquante rationalistes s'étaient coalisés pour faire avorter la mission d'Attendorn. Non-seulement ils ont échoué, mais les prédicateurs les ont convertis eux-mêmes, à l'exception de dix ou douze.

On a compté six mille communions à Osnabruck. Cologne, Manheim, Fulda, Hechingen, Luxembourg ont vu les mêmes effets salutaires des prédications : des restitutions nombreuses, beaucoup de conversions, la reconciliation de plusieurs familles ennemies.

On écrit d'Inspruck que les Redemptoristes ne peuvent suffire aux demandes de missions qui leur sont adressées. Dans le cercle d'Olpe deux missionnaires ont obtenu de 8,000 hommes le serment de tempérance.

En vain les radicaux avaient-ils essayé, dans les provinces rhénanes, d'éloigner le peuple des prédicateurs, en lui représentant ceux-ci comme des instruments de l'aristocratie : la majorité du peuple a reconnu dans les zèles religieux ses meilleurs amis, presque partout où ils ont prêché.

Nous espérons que bientôt les Lazaristes allemands rivaliseront de succès et d'efforts avec les Jesuites et les Rédemptoristes. Cinq jeunes prêtres distingués viennent d'entrer dans la congrégation de Saint-Lazare, qui les destine aux missions de l'Allemagne.

Le clergé séculier d'Allemagne vient aussi d'acquérir un membre éminent dans la personne du poëte Mohtor. Très versé dans la jurisprudence et le droit administratif, cet homme remarquable, après avoir occupé un honorable emploi, a reçu, le mois dernier, les ordres sacrés. Une grande affluence assistait à cette cérémonie. L'ami intime de Mohtor, le poëte renommé Oscar de Redartz a lu, dans cette circonstance, une pièce de vers touchante ; " Vois, ami bien-aimé, a-t-il dit, comment de près et de loin notre tendresse nous a tous amenés ici, pour nous réjouir dans le Seigneur, qui t'a comblé de sa grâce paternelle ! Dans le regard lourd de larmes de ta mère, oh ! vois une sainte joie sur ton sort béni ! Vois ton frère et nous tous, comme nos yeux brillent d'allégresse ! C'est qu'il n'y a rien de comparable à la dignité dont le Seigneur t'a revêtu aujourd'hui..."

Les associations de charité, les sociétés de propagande chrétienne s'étendent peu à peu. A Berlin, trois conférences de Saint-Vincent-de-Paul se sont organisées et ont élu pour leur président unique le prince Bogouslas Radziwill.—Il existe maintenant trente-quatre sociétés de Saint-François Régis en Prusse, savoir : quinze dans les provinces rhénanes, quatorze en Silesie, trois en Westphalie, une à Berlin et une à Posen.

Dans tous les pays allemands l'épiscopat continue de lutter pour la plus parfaite unité avec Rome et pour la liberté religieuse.—L'Archevêque de Fribourg et ses suffragants ont réclamé pour l'Eglise les mêmes droits que demande l'épiscopat bavarois, et qui ont été accordés en majeure partie au clergé autrichien.—Les Evêques des provinces germaniques de l'Autriche vont publier en commun un catéchisme obligatoire pour toutes ces provinces.—Une magnifique lettre pastorale de l'Evêque de Mayence, contre le rongisme et le socialisme, a produit beaucoup d'impression sur les bords du Rhin.

Le gouvernement bavarois fait encore la sourde oreille aux réclamations des Evêques contre les empiètements gallicans de l'Etat ; mais il a du moins consenti à rendre des aumôniers à l'armée.

Le célèbre oratorien Theiner vient de publier l'histoire des luttes de l'Eglise belge et du Cardinal de Frankenberg contre le joséphisme. Nous espérons que cet ouvrage ira de quelque secours pour les Evêques qui veulent affranchir la religion de l'oppression allemande et josephiste.

D'après cet exposé, on voit que la religion reprend quelque vie en Allemagne.—Mais si nous avions à décrire le mouvement socialiste dans ce pays, on verrait qu'il y a sujet de s'affliger et de trembler encore plus que d'espérer car, dans plus de la moitié de l'Allemagne l'Eglise a encore les mains liées, et on lui a enlevé l'enseignement pour le donner à des professeurs qui sont pour la plupart semi-socialistes, quand ils ne sont pas tout-à-fait incrédules et pantheistes. Le socialisme ravage les ministres protestants eux-mêmes. Dernièrement un d'entre eux a déclaré en chaire que la Bible n'est qu'une belle legende. En Prusse, d'après les principes de Luther, l'enseignement primaire est obligatoire : en outre, il est gratuit, d'après les principes socialistes de 1848 ; le ministre Ladenberg a doté le pays de ce présent. On comprend qu'il ne tardera pas à peupler la Prusse de socialistes.

En Autriche, l'esprit est meilleur que dans le nord protestant ; l'armée conserve son dévouement à la cause sociale. Le corps d'occupation du Holstein a fait l'admiration de l'Allemagne par sa belle tenue. On était surtout frappé de voir ces troupes se mettre publiquement en prières à la voix de leurs chefs. Le gouvernement autrichien semble rompre de plus en plus avec les préjugés révolutionnaires. Mais, malheureusement, l'Autriche est loin d'être guérie de son vieux péché d'atonie en matière religieuse. Ainsi le docteur Knoblichert n'a pu recueillir assez d'argent à Vienne, pour fonder la mission qu'il projetait dans l'Afrique orientale. Signe encore plus déplorable d'une funeste apathie : le principal journal catholique de Vienne, le *Correspondant autrichien*, a cessé de paraître, faute de secours suffisants en actionnaires et en lecteurs.

Dieu veuille que le zèle des catholiques d'Allemagne devienne assez puissant pour dépasser enfin l'audacieuse ardeur des anarchistes !

(1) Lettre d'un habitant de Trèves.

M. Guizot et la Société Biblique.

M. Guizot a prononcé, à la réunion annuelle de la Société Biblique de Paris, une allocution dont nous reproduisons quelques beaux passages :

" Quelle est, en-effet et religieusement parlant, quelle est la grande question, la question suprême qui préoccupe aujourd'hui les esprits ? C'est la question posée entre ceux qui reconnaissent et ceux qui ne reconnaissent pas un ordre surnaturel, certain et souverain, quoique impénétrable à la raison humaine ; la question posée, — je l'appelle les choses par leur nom — entre le *supernaturalisme* et le *rationalisme*.

" Il est en présence les uns des autres, les panthéistes, les sceptiques de toute sorte, les purs rationalistes ; de l'autre, les chrétiens.

" Parmi les premiers, les meilleurs laissent subsister, dans le monde et dans l'âme humaine, la statue de Dieu, s'ils ne permettent de se servir d'une telle expression, mais la statue seulement, une image, un marbre. Dieu lui-même n'y est pas. Les chrétiens seuls ont le Dieu vivant.

" C'est du Dieu vivant, Messieurs, que nous avons besoin. Il faut, pour notre saint précepte et salut, que la foi dans l'ordre surnaturel, que le respect et la soumission à l'ordre surnaturel rentrent dans le monde et dans l'âme humaine, dans les grands esprits comme dans les esprits simples, dans les régions les plus élevées comme dans les plus humbles. L'influence réelle, vraiment efficace et régénératrice des croyances religieuses est à cette condition. Hors de là, elles sont superficielles et bien près d'être vaines.

" Les livres saints sont le maître par excellence pour enseigner cette vérité sublime et lui rendre son empire. Ils sont l'histoire de l'ordre surnaturel, l'histoire de Dieu même dans l'homme et dans le monde.

" Et ne vous inquiétez pas des difficultés de l'œuvre, ni du petit nombre de ceux qui croient déjà, ni du grand nombre de ceux qui ne croient pas ou qui ne se soucient pas. Les difficultés et le nombre des adversaires étaient bien autres quand le christianisme a paru dans le monde. Il y a plus de puissance dans un grain de foi que dans des montagnes de doute ou d'indifférence."

Assurément, la lutte intellectuelle de nos jours ne saurait être mieux précisée et caractérisée. Cette lutte (cela est aussi profondément vrai qu'énergiquement exprimé), elle est entre ceux qui croient à l'ordre surnaturel et ceux qui le nient : entre les incrédules, les panthéistes, les sceptiques de toute sorte, les purs rationalistes d'un côté, de l'autre les chrétiens : elle est entre le *rationalisme* et le *supernaturalisme* ou, pour parler plus simplement, la *Foi*.

De plus, à la vue de toutes les misères morales et sociales qui dévorent le temps actuel, M. Guizot, se prononce hautement, courageusement contre le rationalisme qui les a produites et déchaînées sur la terre.

Mais si le *rationalisme* est bien réellement le père de ces innombrables maux dont nous souffrons, s'il doit être justement maudit à ce titre, de qui à son tour est-il fils ? Ecoutez-le : il proclame lui-même qu'il descend en droite ligne de la prétendue Reforme, laquelle, M. Guizot ne saurait le nier, n'a contribué dans le monde et dans l'âme humaine qu'à ruiner " le respect et la soumission à l'ordre surnaturel !"

Le mot de protestantisme lui-même, que signifie-t-il ? Rien, si ce n'est l'opposition, la contradiction, la révolte. Et contre quoi ? Contre tel ou tel dogme en particulier ? Non. Contre tel ou tel article de la foi ? Non. Mais la Réforme a protesté contre l'autorité même de la Foi, contre le *supernaturalisme*, contre la la reconnaissance d'un ordre surnaturel, " certain et souverain, comme le dit M. Guizot, quoique impénétrable à la raison humaine."

Cet ordre, impénétrable pour elle, la raison humaine a voulu le pénétrer, le juger, le repousser en tout ou en partie. Elle le veut encore avec M. Cousin ou M. Michelet, comme elle l'a voulu avec Voltaire ou avec Rousseau. Et que voulaient autre chose et Luther, et Calvin et les autres rationalistes du seizième siècle ? Que veulent aujourd'hui même la *Société biblique* et la plupart de ses missionnaires ?

Nous pensons que les paroles adressées par M. Guizot à cette Société peuvent être considérées plutôt comme des conseils pour l'avenir que comme des éloges pour le passé. Il est impossible qu'il ne sache pas les efforts qu'elle fait partout pour disputer des âmes à l'Eglise catholique ! Ce n'est pas là, nous l'espérons, à ses yeux, servir les intérêts de la foi chrétienne ; et plaît à lui, il serait heureux sans doute de voir cette propagande prendre une autre direction.

Mais un esprit aussi éminent que le sien s'arrêtera-t-il là ? Ne comprendra-t-il pas que sa profession de foi si généreuse contre le rationalisme ne sera, malgré lui, qu'une formule de contradiction ou de confusion tant qu'il n'aura pas confessé aussi nettement ce que c'est que le *supernaturalisme* ? " L'ordre surnaturel, dit-il, est certain et souverain quoique impénétrable à la raison humaine." Donc, ce n'est pas à la raison humaine, qui ne saurait le pénétrer, de laquelle il ne dépend pas, de laquelle il ne tire point son existence ni sa certitude, ce n'est point à la raison humaine qu'il appartient de prononcer sur l'ensemble ou sur le détail des vérités dont cet ordre se compose ; ce n'est pas la raison humaine, seule, indépendante de toute autorité supérieure, privée de tout contrôle divin, fragile et faillible comme elle l'est, qui pourrait en conserver le dépôt intact et complet, en interpréter les monuments et les témoignages, en assurer et en propager la transmission, en prendre la défense à travers toutes les épreuves et contre toutes les attaques !

Soumettre l'ordre surnaturel à la raison individuelle, c'est évidemment donner gain de cause au rationalisme. Mais suivre la logique, la raison, tous les sentiments d'une intelligence droite et d'une conscience éclairée, si l'on passe de la croyance à l'ordre surnaturel, c'est aboutir en quelque sorte forcément à l'obéissance vis-à-vis de l'autorité spirituelle. Nous prions Dieu, du fond de notre cœur, qu'il fasse briller sa lumière aux yeux de l'illustre publiciste, et que l'Eglise, cette pacifique et invincible conquérante des âmes, puisse un jour, en recevant celle-ci dans son sein, se réjouir d'une de ses plus belles conquêtes.

Nouvelle organisation des affaires ecclesiastiques en Espagne.

Sous l'ancien gouvernement Espagnol, les affaires ecclésiastiques dans leurs rapports avec le pouvoir séculier, étaient réglées par les CHAMBRES DE CASTILLE ET DES INDES. Depuis la révolution qui a soumis l'Espagne au régime constitutionnel, ce conseil suprême n'existait plus et ses attributions avaient été dévolues partie à une division du ministère de grâce et justice, partie à une consulte ecclésiastique et au conseil royal duquel ressortissaient les affaires les plus importantes.

On a reconnu que, pour rendre utile l'intervention du gouvernement dans les matières ecclésiastiques, il est indispensable que le corps appelé à en connaître ait une organisation spéciale qui manque tout à fait au conseil royal. Cette expérience a fait jeter les regards en arrière, et le ministère a reconnu que la meilleure forme à donner à un conseil ecclésiastique est celle des anciennes chambres de Castille et des Indes, modifiée comme l'exige l'esprit des institutions nouvelles. En conséquence, un décret a été signé par la reine le 2 mai, par lequel est établie la chambre ecclésiastique. L'Archevêque de Tolède et le Patriarche des Indes (le grand aumônier) en sont membres-nés, le premier avec rang de président. Les autres membres sont : un ecclésiastique constitué en dignité et ayant sa résidence canonique à Madrid (le décret réserve le droit d'augmenter l'élément ecclésiastique selon les besoins) : deux membres du tribunal suprême de justice et quatre hauts fonctionnaires. Quoique sur les neuf membres du nouveau conseil, trois seulement soient ecclesiastiques, ce qui semble faire retomber tout d'abord dans l'inconvenient qu'on veut éviter d'abandonner les rapports de l'Eglise et de l'Etat à l'arbitrage d'un corps séculier, cependant nous voulons voir dans cette mesure une amélioration apportée à l'état actuel des choses. Ce n'est pas sans doute au moment où il vient d'établir un concordat avec le Saint-Siège que le gouvernement espagnol voudrait y déroger par une institution hypocrite et qui toute laïque dans son origine, bien que par la majorité de ses membres, serait appelé plus tard à dominer et tyranniser l'épiscopat espagnol. La politique du Piémont n'est pas encore, Dieu merci, celle du cabinet de Madrid.

Cependant quelque confiance que nous voulions avoir dans les intentions qui ont inspiré le dernier décret, nous redoutons l'interprétation qu'il pourra recevoir plus tard ; et voici pourquoi

Il y a un mois, le 6 avril, le commissariat de la Cruzada était supprimé ; les attributions

---

FEUILLETON.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793.—1848.

(Première partie, 1793.)

(Suite.)

Jeanne avait ouvert les yeux. Elle regarda un instant autour d'elle, et ne voyant que Dupuis, le visage accablé, les yeux trempés de larmes, elle porta ses mains sur sa poitrine et se leva toute droite :

Oh ! je me souviens !.. je me souviens ! dit-elle d'une voix tremblante, mon père arrêté !.. mort, peut-être. Il faut courir ; l'avertir !.. le sauver... oh !.. mes forces !.. je ne puis pas, mon Dieu !.. je ne puis pas !

La pauvre enfant emportée par cet élan douloureux de son cœur déchiré, avait fait quelques pas dans la chambre, chancellante, éperdue, et elle fut infailliblement tombée, si Gracchus n'eut pas été là pour la soutenir.

Tu ne peux pas, toi, Jeanne, lui dit il d'une voix brève et oppressée ; mais moi je le puis. Je vais courir à l'endroit indiqué. Mes jambes sont bonnes, Dieu merci. Ils me prendront avec lui, c'est sûr ; par dessus le marché ils me couperont le cou ; mais qu'est ce que cela me fait ! J'aurai là avec moi mon vieux Savernay, si j'ai peur, il me donnera du courage ... Mais toi, pauvre Jeanne, que deviendras-tu ?

Il lui prit les mains et l'embrassa.

Allons donc, est-ce que Dieu n'est pas là ?

Courez... courez bien vite, dit la pauvre Jeanne qui s'appuyait toute frissonnante au dos du vieux fauteuil.

Gracchus avait ouvert la porte. Au moment où il se retournait pour faire un dernier signe d'adieux, il vit Jeanne à genoux :

Tout n'est pas perdu, dit-il, nous avons la prière d'un ange et la bonté de Dieu !....

La nuit descendait lentement du ciel. Six heures avaient sonné, et dans la vieille rue de la corderie que n'éclairait plus aucune lanterne, des hommes arrivaient un à un et disparaissaient bientôt dans l'obscurité.

Ces hommes étaient ceux auxquels le marquis de Savernay avait donné rendez-vous, ceux que Charolais avait promis de livrer à Antoine Obrice.

Cette réunion ne se composait que de 15 à 20 personnes ; mais c'étaient les chefs. Tous se touchaient la main en entrant, plutôt par serment muet de fidélité que par sentiment d'affection.

La salle était spacieuse. Elle avait été autrefois lambrissée, mais les lambrissures rongées par les vers, déchirées par l'humidité, pendaient en lambeaux le long des murs comme les membres d'un corps mutilé.

Répéter ce qu'ils se dirent, ce serait raconter les éternelles espérances de toutes les conspirations, ces plans si laborieusement combinés, que le hasard du plus petit événement imprévu renversait comme un souffle ; ce serait repeter encore les mêmes élans d'enthousiasme, ces mêmes cris suprêmes de fidélité, dont l'écho stérile, hélas ! allait mourir dans leurs cœurs. Illusions de nobles âmes, cris de dévouement et de courage qui devaient s'éteindre dans le sang.

Tout-à-coup un tumulte de voix se fit entendre.

Celui qui parlait cessa de parler, et tous les assistants, silencieux attentifs se penchèrent pour écouter. Simultanement toutes les mains cherchaient des armes cachées sous les vêtemens, toutes les respirations s'arrêtèrent dans les poitrines ; car chacun de ceux qui étaient là, savait que le doigt de la mort pouvait le toucher au front à chaque heure du jour ou de la nuit.

Quand on attend ainsi, chaque seconde devient un siècle.

A ce tumulte de voix, rapide, désordonné, succédèrent des pas précipités.

Allons, messieurs, dit le général Arthur Dillon, nous ne nous laisserons pas, je suppose, prendre comme des moutons. Que la vie de chacun de nous emporte avec elle la vie d'un ennemi.

Silence, fit le marquis De Savernay, dont la voix grave ne trahissait aucune émotion.... A travers la porte, on entendait déjà comme des haletations fiévreuses, épuisées, et une voix qui n'avait presque plus rien d'humain, cria :

Ouvrez !... ouvrez !...

En même temps, les mains, les bras, le corps d'un homme s'accrochaient à la porte.

C'est la voix de Baptistin !... s'écria le marquis en s'élançant.

En une seconde la barre de fer qui était en travers de la porte tomba ; la clef massive et rouillée tourna trois fois dans la serrure, et la porte s'ouvrit.

Alors parut Baptistin, le visage décomposé, les lèvres livides. Il s'appuya contre le mur pour ne pas tomber.

Oh ! j'arrive à temps !... dit-il.

Qu'y a-t-il donc, Baptistin ?..

Pardon... monsieur le marquis.. ma... voix s'éteint.

Fuyez.... fuyez !...

Le marquis De Savernay soutenait dans ses bras le vieux serviteur, qui avait essayé de se relever, mais dont les membres chancelaient, brisés par la rapidité de sa course :

On vous... a trahi-... fuyez... vous dis-je... Obrice.. des soldats ..

On nous a trahis !... s'écria le vieux gentilhomme dont les yeux étincelèrent et dont le regard rapide, comme l'éclair qui sillonne la mer, parcourut tous les visages qui l'entouraient.

La respiration revenait un peu à Baptistin.

Oui !.. oui... reprit-il, il y a un traître... il est ici ! Mais au nom du ciel... partez !... partez !... ; je vous dis... que la mort arrive...

Silence, dit le marquis de Savernay d'une voix forte, que toutes les issues soient fermées, toutes les lumières éteintes, tous les chemins barrés ; qu'on aille aux écoutes ; puis reviens dans cette salle avec tous nos hommes. Maintenant, ajouta-t-il d'une voix vibrante, que personne ne sorte !

Et il alla se placer en travers de la porte, tenant un pistolet dans chacune de ses mains :

Calme tes inquiétudes, mon brave Baptistin ; Dieu n'a pas voulu que la lâcheté d'un seul put causer la mort de tous. Messieurs, aujourd'hui le marquis De Savernay répond de vous. Maintenant, Baptistin, parle.

Le vieux serviteur se releva. Ses membres tremblaient moins, et le souffle de la vie sortait moins oppressé des cavités de sa poitrine ; mais de larges ruisseaux de sueur coulaient sur son visage :

Ce matin.... j'étais.... vous savez, au palais de justice ; deux hommes .. sont entrés... l'un était Obrice... l'autre, je ne me rappèle... pas l'avoir jamais vu.... mais maintenant entre mille je le reconnaîtrai...

Et en parlant ainsi, Baptistin, dont les dents claquaient entre elles, interrogeait du regard les têtes groupées autour de lui. Mais une seule lampe pendait à la voûte de cette salle et éclairait à peine les visages. S'il en eut été autrement, on eût pu voir une pâleur subite blanchir le visage d'un des assistants.

Continue, Baptistin, reprit la voix calme et impassible du marquis au milieu du silence qui avait succédé aux paroles du vieux serviteur.

Baptistin, comme fait un serpent qu'un pied imprudent a touché, se releva de toute sa hauteur. Il y avait sur son visage, sillonné par l'épuisement qui l'accablait, une expression